

LE TIGRE



(LA BÊTE)

M 05955 - 1 - F: 2,50 €



NOUVEAU

UN SAMEDI SUR DEUX



BUREAUX: 9 CITÉ PILLEUX PARIS XVIII^e
SIÈGE: 25 RUE S^t VINCENT DE PAUL PARIS X^e
TÉLÉPHONE: 01 48 33 55 20
ADRESSE MAIL: TIGRE@LE-TIGRE.NET
SITE INTERNET: WWW.LE-TIGRE.NET

DU 13 AU 26 FÉVRIER 2010 — NUMÉRO 1 (NOUVELLE FORMULE) 5^e ANNÉE — «Un tas de gravats déversé au hasard: le plus bel ordre du monde.» HÉRACLITE

DEUX EUROS CINQUANTE



GUANTANAMO
BUSH
GOOGLE
TARTE TATIN
IMPRIMERIE
MISS AFRO
CHÂTEAU D'EAU
DIAM'S
SIHANOUK
VANCOUVER
PROLOGUE
USINE
OCTAVES



INFORMATIONS
LE TIGRE EXISTE DEPUIS 2006 EN KIOSQUES ET LIBRAIRIES, IL FUT RÉÉDITÉ EN MENSUEL, BIMESTRIEL, LE VOILÀ QUINZOMADAIRE, I.E. PARAÎSSANT UN SAMEDI SUR DEUX. CE PREMIER NUMÉRO CONCORDE JOLIMENT AVEC L'ENTRÉE DU MOIS DANS L'ANNÉE DU TIGRE DE FER, EN VERTU DU CALENDRIER CHINOIS.

MINUSCULES ÉDITORIAUX
POUR NOS ANCIENS LECTEURS:
L'AJOUT D'UNE MENTION AU TITRE ÉTAIT IMPOSÉ PAR LE CHANGEMENT DE PÉRIODICITÉ. NOUS AVONS CHOISI LE TIGRE (LA BÊTE), AFIN DE CLOUSER LE BÉC À CEUX QUI NOUS POSENT TOUJOURS LA FAMEUSE QUESTION SANS RÉPONSE, CE QUI DONNERA DORÉNAVANT LIEU AU DIALOGUE: «ET POURQUOI LE TIGRE?» — PARCE QUE LA BÊTE! »

POUR NOS NOUVEAUX LECTEURS:
VOUS VENEZ D'ENTRER DANS LA GUEULE DU TIGRE. MÉTIEZ-VOUS. LE TIGRE EST INDÉFINISSABLE. LE TIGRE EST SAUVAGE.

OUBS DU TIGRE
FONDATEURS: LETITIA BIANCHI & RAPHAËL MELTZ
DIRECTEUR DE LA PUBLICATION: RAPHAËL MELTZ
COMITÉ DE RÉDACTION: LETITIA BIANCHI, RAPHAËL MELTZ, SYLVAIN PRUDHOMME
SECRÉTAIRE DE RÉDACTION: AURÉLIE DELAFON
GRAPHISME: LETITIA BIANCHI
RENFORT DIFFUSION: HÉLÈNE RICHARD
RENFORT COMPTABILITÉ: GÉRARD THOMAS

TYPOGRAPHES: MATTHIEU CORTAT («STUART», TEXTE COURANT), DAVID POULLARD («ORDINAIRE», TITRES)

LE TIGRE N°01
DÎNER DE RÉDACTION DU 4 JANVIER 2010:
XAVIER DE LA PORTE, PAUL MARTIN, L.B., R.M., S.P.
DÎNER DU 25 JANVIER: DAVID DUFRESNE, X.D.L.P., L.B., R.M., S.P.
REMERCIEMENTS: GUILLAUME ZORGBIBE

CONTRIBUTEURS INVITÉS:
NICOLAS RICHARD, JOSÉE CÉIL-DE-BŒUF
CHRONIQUEURS & FEUILLETONISTES:
MICHEL BUTEL, BERNARD CHAMBAZ, XAVIER DE LA PORTE, BENOÎT LENOBLE, WALTER LEWINO, EMMANUEL LOI, PAUL MARTIN, RAPHAËL MELTZ, SYLVAIN PRUDHOMME, JULIETTE VOLCLER

DESSINATEURS (L'AFFICHE): JOCHEN GERNER
DESSINATEURS (KIOSQUE, MORVANDIAU PHOTOGRAPHES): THIERRY CLECH, ANNE-CATHERINE LE LAYO, PATRICE NORMAND

REMERCIEMENTS
JULIEN LAFON, HANNE BENJEDDI, GAMILLE & NIM, FANETTE MELLIER, CHRISTINE ARMANGÈRE DE RUEM, THIERRY BLACHÉ, LAURENT GONTIER, LE CAFÉ-RESTAURANT LA TIMBALE

MENTIONS LÉGALES
IMPRIMEUR: CHEVILLON (LABALLERY) 89100 SENS
IMPRIMÉ EN FRANCE
SUR PAPIER 100% NATUREL 90 GRAMMES
COMMISSION PARIETAIRE: 0709 1 87988
ÉDITÉ PAR LA S.A.R.L. LE TIGRE
AU CAPITAL DE 38 500 EUROS,
SIÈGE SOCIAL: 25 RUE S^T VINCENT DE PAUL 75010 PARIS

DIFFUSION EN KIOSQUES
DIFFUSION, RÉASSORT: K.D. PRESS 01 42 46 02 20
DISTRIBUTION: PRESSALIS (EX N.M.P.P.)

DIFFUSION EN LIBRAIRIES
DIFFUSION: COMPTOIR DES INDÉPENDANTS 01 56 93 45 10
DISTRIBUTION: BELLES-LETTRES

BUREAUX
LE TIGRE, 9 CITÉ PILLEUX PARIS XVIII^E
TÉLÉPHONE: 01 48 33 55 20
SPAMS & BLABLAS: TIGRE@LE-TIGRE.NET
SITE: WWW.LE-TIGRE.NET

RENCONTRES
DATES ET RENSEIGNEMENTS SUR WWW.LE-TIGRE.NET, À LA RUBRIQUE «AGENDA»

ÉDITIONS LE TIGRE
AU PRINTemps 2010 EN LIBRAIRIES
DIFFUSION: LE COMPTOIR DES INDÉPENDANTS
DISTRIBUTION: BELLES-LETTRES

PETITE VIE DES GRANDS HOMMES DE LETITIA BIANCHI
LES PATRONS LES OUVRIERS ET LES BELLES STÉNOGRAPHES (PORTRAITS AU TRAVAIL, 1) D'HÉLÈNE BRISCOE
MARKETING DISENT-ILS (DOUZE CRITIQUES DE LA PUBLICITÉ CONTEMPORAINE) DE JOSÉE CÉIL-DE-BŒUF

ABONNEMENTS AU TIGRE
26 NUMÉROS (1 AN, FRANCE): 50€
26 NUMÉROS (1 AN, ÉTRANGER): 63€
26 NUMÉROS (1 AN) + LES 25 LIVRES DU TIGRE: 155€
PAR COURRIER POSTAL OU
PAR PAIEMENT SÉCURISÉ SUR INTERNET:
WWW.LE-TIGRE.NET/ABO

BULLETIN
À DÉCALQUER, COMPLÉTER ET ENVOYER
AVEC UN CHÈQUE À L'ORDRE DE: «LE TIGRE»
AU: TIGRE, SERVICE DES ABONNEMENTS RAYÉS
9 CITÉ PILLEUX 75018 PARIS

NOM
.....
.....

BÉNÉFICIAIRE (SI DIFFÉRENT DU NOM)
.....
.....

ADRESSE
.....
.....
.....

ABONNEMENT À PARTIR DU
.....

REMARQUES
.....
.....

DÉSORDRES

PAR MICHEL BUTEL

que peut un homme?
(lire: que peut un être humain?)
(lire: que peut un être humain ayant le souci de la justice, de l'attention amicale envers les autres, ayant le souci d'honorer sa présence en ce monde?)

que peut la pensée?
(lire: que peut la philosophie? que peut l'intuition?)
(lire désormais, toujours, dans toutes les formes de cette question — ritournelle: ayant le souci d'une modification heureuse, d'un changement heureux de l'ordre général du monde, ayant le souci de rendre le monde habitable par tous les êtres humains, par toutes les espèces animales, en accord avec la nature, ayant le souci d'honorer la présence en ce monde des signes d'une autre vie imaginable)

que peut l'art?
(lire: que peut la beauté? que peut l'inédit? que peut l'imprévu? que peut la matière de l'éternel?)

que peut la médecine?
(lire: que peut la réparation? que peut le secours? que peut le progrès? que peut l'investigation? que peut le contrôle? que peut le politique?)
(lire: que peut la bataille? que peut l'insoumission? que peut la loi? que peut la volonté?)

que peut la science?
(lire: que peut la folie? que peut l'exploration? que peut l'effroi? que peut le diable?)

que peut la religion?
(lire: que peut le désespoir? que peut l'espérance? que peut la communion? que peut l'incantation?)

que peut l'amour?
(lire: que peut l'amitié? que peut le désir? que peut la louange? que peut l'immortalité?)
que peut l'enfance?
(lire: que peut le génie? que peut le jeu? que peut le secret? que peut le silence? que peut le rêve?)

que puis-je?
(lire: que peut le peu que je peux faire? que peut une conversation? que peut un journal? que peut un livre?)
puisque la réponse toujours se lit dans la question,
lire ici, en prologue de ce qui s'ensuivra: effacer de la conscience, le «*à quoi bon?*» (exemple: à quoi bon des poètes en temps de crise? pourquoi des poètes en temps de crise?)
le remplacer par: «*que peut?*» (exemple: que peuvent des poètes en temps de crise? que peut la poésie?)

lire ici, en prologue de ce qui s'ensuivra: influer sur l'état d'esprit des êtres humains en vue de les rejoindre au sein d'une communauté à venir qui aura le souci d'honorer notre présence en ce monde.

C'ÉTAIT LE BON TEMPS: 1968



D'APRÈS...

PAR MORVANDIAU



..... D'APRÈS GILLES CARON
Soldat ibo pendant la guerre civile au Biafra, 1968

INVENTAIRE

PAR JULIETTE VOLCLER

À MARSEILLE

Cours Belsunce, 9h18 — les femmes africaines en boubou qui vendent habituellement, assises sur des chaises en discutant entre elles, écharpes et bibelots sur des tissus posés au sol, ne sont pas là aujourd'hui; mais un jeune homme blanc d'à peine vingt ans, portant un bouc blond et coiffé d'une chapka noire, s'essaye à la vente de bonnets: debout près d'un mur, à l'angle de la Cannebière, il a une main posée sur le haut de son cabas, de l'autre il tient un de ses spécimens — il observe la foule d'un air un peu inquiet et lance de temps à autre, d'une voix ni très forte, ni très convaincue: «*Achetez des bonnets, messieurs dames*»

Boulevard Louis-Salvator, 17h — sur un mur, un graffiti utopiste en lettres capitales est apparu: «*Le monde est à nous*»; et juste en-dessous, pour préciser, de la même main, mais en plus petit: «*Said baise la police*»

Cannebière, 18h12 — une mère et sa fille, malgaches peut-être, toutes deux corpulentes et simplement vêtues, se tenant bras dessus dessous, traversent en dehors des clous, sans prêter garde à la circulation très lente; les voitures freinent et s'arrêtent pour les laisser passer: les deux femmes, surprises, se précipitent sur le trottoir d'un pas lourd, riant entre elles de cette petite importance qu'on leur a reconnue

Rue Saint-Ferréol, 11h36 — un très jeune couple d'une quinzaine d'années se promène devant les boutiques, le garçon enlace de son bras les épaules de la fille; ils jouent à se disputer un peu, en souriant, sans oser trop se regarder en face; le garçon lance d'un air tendre: «*Ouahhh, sur la vie d'ma mère, j'vais t'enculer!*», et la fille sourit, touchée de l'attention

Rue du Village, 13h35 — un jeune homme habillé en rappeur sort en dansant d'un immeuble, puis dribble quelques pas avec une moufle minuscule et multicolore égarée sur le trottoir

Place de l'Opéra, 14h10 — un jeune couple se dispute, lui fait mine de partir, elle de dire des phrases violentes, mais ils retiennent leurs gestes malgré eux et leurs mots sont presque chuchotés; sur le parvis, des minots jouent mollement à se lancer un ballon; au fond de la place, près d'un mur, un couple de clochards s'est endormi en chien de fusil, sans carton ni couverture; la tête de la femme dépasse à l'angle d'une rue; un coup de mistral froid fait siffler l'alarme d'une moto

Biocoop, 16h30 — après la caisse, trois femmes de cinquante ou soixante ans discutent avec de grands sourires et saluent les caissières; on se croirait à la sortie de la messe.

ARCHÉOLOGIE DU SPORT

PAR XAVIER DE LA PORTE

Entre le début du xx^e siècle et la fin du xx^e, il existait des compétitions sportives se déroulant sur la neige et sur la glace. L'une des plus prestigieuses s'appelait les «Jeux Olympiques d'hiver». Déclinaison saisonnière des «Jeux Olympiques d'été», plus populaires, ils comptaient toutes sortes d'épreuves manifestant l'inventivité de nos ancêtres en matière d'activité physique: parcourir une surface glacée à l'aide de bottines à lames d'acier afin d'aller le plus vite possible ou d'effectuer des figures codifiées, descendre toutes sortes de pentes sur les objets les plus variés, s'élançant de gigantesques tremplins pour s'envoler le plus loin possible, etc. Les vainqueurs y remportaient des médailles de métal, de l'argent et parfois de la notoriété. D'après les sources à notre disposition, le public semble avoir goûté ce genre de spectacles, pour une série de raisons assez obscures et qui dépassent le cadre de notre recherche présente.

L'édition 2010 de ces «Jeux Olympiques d'hiver» fournit un cas d'étude particulièrement intéressant. Elle se déroula à Vancouver, dans l'ancien Canada. Avant l'ouverture de la compétition proprement dite qui fera l'objet d'une communication ultérieure, ce qui occupa les commentateurs («journalistes» selon la terminologie de l'époque) fut la détresse des organisateurs face à l'enneigement insuffisant des sols dévolus à certaines épreuves. Les images d'archives montrent des terrains boueux couverts de bottes de paille et des files de camions transportant la neige à destination de ces lieux. On évoqua l'exceptionnelle douceur de l'hiver. Une situation ressentie par les Canadiens de Vancouver comme une injustice d'autant plus grande que, dans le même temps, la côte est des États-Unis d'Amérique, et en particulier leur capitale Washington D.C., connaissait un taux d'enneigement historique et des tempêtes qui valurent à ces jours les surnoms de «*snow-pocalypse*» et «*snowmageddon*». Il est frappant de noter que rares furent les commentateurs de l'époque qui firent le rapprochement avec un événement qui avait eu lieu deux mois plus tôt: l'échec du «sommet de Copenhague» (du nom de la capitale de l'ancien Danemark), une réunion sous l'égide d'une instance disparue aujourd'hui, l'Organisation des Nations Unies, censée trouver des moyens de lutter contre les changements climatiques. Ce que nos ancêtres vécurent alors comme un obstacle conjoncturel, pour ne pas dire cocasse, à leur épanouissement ludique doit être lu comme le premier signe d'une ère qui s'achevait.

Au fur et à mesure que le réchauffement climatique réduisit en Europe occidentale et en Amérique du Nord la population pratiquant les sports d'hiver et que l'Asie et l'Amérique du Sud, géographiquement avantagées par des chaînes montagneuses plus altièrres, et économiquement favorisées par une croissance spectaculaire, s'ouvrirent aux loisirs de neige, ces compétitions, traditionnellement dominées par les pays dits «du Nord», connurent une mutation progressive: ceux qu'on appelait encore Chinois, Indiens, Népalais, Pakistanais, Chiliens et Péruviens remportaient au milieu du xx^e siècle la quasi-totalité des médailles. Ainsi est-ce sur les plus hauts sommets de l'Himalaya et de la cordillère des Andes qu'on peut observer aujourd'hui les derniers vestiges des infrastructures nécessaires à la pratique de ces activités oubliées.

MAKING-OFF





LAKHDAR BOUMEDIENE Arrêté en Bosnie fin 2001 alors qu'il travaillait comme responsable humanitaire du Croissant-Rouge, accusé de préparer un attentat contre l'ambassade américaine à Sarajevo, Lakhdar Boumediene a été rapidement innocenté par la justice bosniaque. Libéré début 2002, il a pourtant été aussitôt transféré par la CIA au camp de Guantánamo, où il a passé plus de sept ans. Il est le premier détenu de Guantánamo à avoir été innocenté par un juge américain, en novembre 2008. Il a été accueilli par la France en mai 2009. Son cas personnel symbolise, outre les bavures judiciaires liées à la lutte contre le terrorisme, le rétablissement du droit, l'arrêt «Boumediene versus Bush» («Boumediene contre Bush») ayant fait, depuis, jurisprudence.

BOUMEDIENE VS BUSH

UN ENTRETIEN RÉALISÉ À NICE
LE MERCREDI 03 FÉVRIER 2010
PAR LÉTTITIA BIANCHI
ET SYLVAIN PRUDHOMME
INTERPRÈTE HANANE BENJEDDIR
PHOTOGRAPHIE THIERRY CLECH

Lakhdar Boumediene, vous avez donné votre nom à un arrêt de la Cour suprême des États-Unis datant du 12 juin 2008, l'arrêt «Boumediene vs Bush», qui reconnaît aux détenus de Guantánamo le droit de faire valoir l'*habeas corpus* pour contester leur détention arbitraire et réclamer un procès équitable.

Oui. Mon nom, maintenant, c'est un arrêt. «Boumediene vs Bush», comme un match. Le jour de la décision, le 12 juin, j'étais en grève de la faim depuis un an et demi mais j'ai accepté un repas: j'étais heureux, j'avais vaincu un président. C'était la victoire de tous les détenus de Guantánamo. Le 20 novembre 2008, nouvelle victoire: j'ai été disculpé par le juge, qui a dit: «Boumediene est un homme innocent.» Et pourtant ce juge fédéral, Richard Leon, était un ami de Bush.

Vous êtes resté sept ans et demi à Guantánamo. Comment avez-vous traversé tout cela?

Je suis croyant. C'est très simple: c'était écrit, c'est le destin. Deuxième raison: ma femme et mes enfants. Et puis je savais dès le départ que je n'avais pas fait de faute. Ça m'a permis de tenir. Avant, j'étais en Bosnie, je travaillais pour le Croissant-Rouge, et soudain je me suis retrouvé dans un tunnel noir. Pendant sept ans et demi, ma question a été: «Pourquoi je suis ici?» Il n'y a jamais eu de réponse. On m'avait accusé de préparer un attentat contre l'ambassade des États-Unis en Bosnie. Or, pendant sept ans et demi, jamais les Américains ne m'ont interrogé sur l'ambassade. Moi je leur disais: «Mais parlez-moi de l'ambassade!» En 2004, j'ai demandé à un interrogateur un attentat placé ce qu'on me reprochait vraiment: «Dites-moi pourquoi je suis là, et j'accepterai de parler chaque jour, pendant dix heures si vous voulez; chaque jour, pas de problème, bienvenue!»

Qu'est-ce qui vous a poussé à entamer une grève de la faim?

Les grèves de la faim ont commencé dès 2002 au camp X-Ray. Au départ j'étais contre la grève de faim. Je n'avais pas de rapport avec les autres, ceux qui faisaient grève. Jusqu'au début 2006, où mon interrogateur m'a dit: «J'ai des ordres de Washington pour vous transférer vers le camp 4...»

Le camp 4, c'est-à-dire?

Le camp 4, la vitrine de Guantánamo. Un camp «publicitaire», où chaque mercredi les journalistes venaient prendre des photos de détenus avec des vêtements propres, du savon, une télévision... Au même moment, il y avait des tortures au



camp 5 ou au camp 6, juste à côté, à quelques pas de là.

Il y avait des contreparties à cette proposition de transfert?

Mon interrogateur voulait que j'accepte de lui parler, malgré les mauvais traitements et l'épuisement. J'ai refusé. Il m'a demandé: «Pourquoi crachez-vous sur cet honneur?» Puis il a écrit son rapport, m'a rasé les cheveux, la barbe, m'a dit de retourner dans ma cellule, et m'a donné une punition supplémentaire, un «menu spécial». Un truc, croyez-moi... Je lui ai dit: «Désolé, mais aujourd'hui, je commence une grève de la faim. Je m'en fous, je reste ici, je me mets en grève.» Je suis resté en grève de la faim jusqu'au 15 mai 2009. Mon problème était que j'avais une fissure dans une narine, qui rendait encore plus douloureuse la pose des tuyaux d'alimentation forcée. C'était mon point faible. Ils posaient chaque fois le tuyau dans cette narine-là, en disant: «Ah, j'avais oublié...» Et le lendemain ils le remettaient dans la même narine. Je crois... je crois que vous connaissez la situation.

Existait-il une solidarité entre les détenus, des liens amicaux?

Moi, je n'avais pas de lien avec les autres. J'étais de Bosnie, alors qu'eux venaient du Pakistan, d'Afghanistan. Des amitiés? «Bonjour, bonsoir, bon appétit...» Des choses superficielles. Mais des discussions sur le travail, la vie d'avant, ce qu'ils faisaient en Afghanistan, non. J'aurais été pris pour un espion. Tout le monde est paranoïaque, là-bas. Tout le monde se méfiait de tout le monde. J'étais de Bosnie, lieu inconnu des autres, et si en plus j'avais posé des questions... non. Il y avait danger. C'est ça, le problème des relations entre détenus... Ce n'était pas pour tout le monde la même chose: pour moi, c'était «bonjour, bonjour». Si on écoute



ce que chacun dit à Guantánamo, tout le monde est innocent. La vérité à ce moment-là, je ne la connais pas, et je ne peux pas poser de questions. Imaginez... et croyez-moi, c'est difficile d'imaginer... J'étais un homme comme tous les hommes, et soudain, là-bas: un terroriste.

Sans qu'il y ait des relations de confiance, il y avait des émeutes, donc une organisation collective?

Non, pas une organisation collective. Une organisation automatique. Automatiquement, si un soldat vous maltraite, vous réagissez. Par exemple, des soldats crachaient dans la nourriture. Si moi je m'en apercevais et pas mon voisin, automatiquement je le prévenais: d'ou, après, des grèves, des émeutes...

Les profanations du Coran entretenues ces tensions?

Là-bas, tous les détenus étaient musulmans: cent pour cent! Il y avait des soldats qui jouaient avec ça. Qui jetaient le Coran par terre, à la poubelle. D'autres posaient des questions pendant la prière, et si vous ne répondiez pas, les gardes armés chargeaient. Pendant le Ramadan, certains faisaient exprès de nous apporter le repas après le lever du soleil... Au début, les détenus étaient tellement méfiants que certains, pour prier vers la Mecque, prenaient le sens opposé à celui indiqué par les Américains.

Le fait de pouvoir se parler une langue que les gardiens ne comprenaient pas devait être une force?

Mais non, n'oubliez pas: il y avait des microphones, des caméras, des interprètes dans chaque coin. Organisation automatique, oui. Pas plus.

Y avait-il chez certaines personnes de l'encadrement du camp un comportement plus humain qui vous aidait à supporter l'enfermement?

La plupart des militaires de Guantánamo sont des jeunes. Quand ils



voient un musulman ou un détenu barbu, ils disent tout de suite: «C'est Ben Laden.» J'ai eu des problèmes avec eux pendant sept ans et demi. Il y avait quand même peut-être un pour cent des soldats qui n'étaient pas comme ça, qui avaient un cerveau clair, qui réfléchissaient en êtres humains et me disaient: «Je sais que vous êtes innocent.» Mais c'était limité. Ils ne pouvaient pas parler avec moi trop longtemps, et entre eux et moi il y avait toujours le grillage. Même chose pour les interrogateurs. Les vrais interrogateurs, il y en a eu jusqu'à fin 2002, début 2003. Ensuite, il n'y a plus eu que des stagiaires. Des jeunes qui me redemandaient éternellement de raconter ma vie, mes emplois successifs au Pakistan, au Yémen, en Albanie. Alors que pour tout cela j'avais toujours été en règle et ils en avaient la preuve: mes papiers, mes passeports, un dossier gros comme ça établi par la justice bosniaque. Toute ma vie, ils la savaient depuis le début! D'ailleurs ces papiers, ils ne me les ont jamais rendus.

Et les interprètes?

C'est une autre tache noire de Guantánamo, les interprètes. Je suis désolé de dire ça, mais c'étaient des abrutis. Ils commettaient un nombre d'erreurs incroyable. Pour eux, tous les Arabes étaient terroristes. Au début, c'étaient des Américains qui ne parlaient que quelques mots d'arabe, ils arrivaient avec deux ou trois gros dictionnaires. La première fois que j'ai eu affaire à l'un d'eux, j'ai parlé en arabe littéraire pour qu'ils puissent comprendre. Quand j'ai dit: «J'ai travaillé au Croissant-Rouge», l'interprète a traduit: «Il a acheté des croissants rouges!» Quand j'ai entendu ça, j'ai dit: «C'est bon, j'arrête tout de suite. Torturez-moi si vous voulez, mais je ne continuerai pas.» Au bout d'un an, ils ont remplacé



ces interprètes américains par des arabophones. Des Libanais, des Palestiniens, quelques rares Marocains, et une grande majorité d'Égyptiens, des chrétiens. Je disais un mot et l'interprète en disait trois. J'en disais quatre et il en disait huit. Ils interprétaient toujours les choses au lieu de se contenter de traduire. Au bout de trois ou quatre ans, quand les procès ont commencé, les Américains ont eu beaucoup de problèmes. Quand les juges disaient: «Vous avez dit ça, c'est écrit là», les détenus disaient: «Mais non, je n'ai jamais dit ça, moi!»

Vous parliez déjà anglais?

Oui mais je ne pouvais pas le montrer, sinon c'était la catastrophe. Pour eux c'était une évidence: tous les Arabes qui parlaient anglais avaient forcément été en contact avec Al-Qaïda. D'ailleurs je ne parlais pas bien, j'avais simplement appris quelques mots quand j'étais jeune. Mais à Guantánamo, impossible de ne pas apprendre. Chaque jour j'apprenais deux trois mots, un peu de syntaxe.

Les gens de la Croix-Rouge vous apportaient-ils du réconfort?

Assez peu en ce qui me concerne. Ils pouvaient entrer dans le camp et voir vraiment ce qui se passait, à la différence des journalistes qui ne voyaient que le camp 4. Mais ils n'avaient pas le droit de dire à l'extérieur ce qu'ils voyaient. Pour les gens qui venaient d'Afghanistan et dont les familles étaient dans les montagnes, c'était différent. Grâce à la Croix-Rouge, ils pouvaient recevoir de temps en temps une lettre. À la fin aussi, à partir de 2008, nous avons commencé à pouvoir téléphoner à nos familles, au départ une fois par an, puis tous les six mois. J'ai lu qu'aujourd'hui, les détenus allaient pouvoir téléphoner avec la vidéo.

**Comment s'est fait le choix de vos avocats ?**

Il y avait plusieurs cabinets qui s'occupaient des détenus. J'étais à Guantánamo, je n'avais aucun contact avec le monde. Et un jour, en 2004, des gens sont venus voir ma femme et lui ont dit que des avocats commençaient à défendre des détenus, des Koweïtiens notamment, qui avaient payé plusieurs millions de dollars. Elle a contacté Clive Smith, qui défendait déjà bénévolement de nombreux détenus; il lui a conseillé de s'adresser à Stephen Oleskey, du cabinet Wilmer-Hale. Je l'ai rencontré pour la première fois en août 2004.

Depuis 2001, c'était votre premier contact avec un avocat ?

Le premier. Jusque là, il y avait des gens qui se faisaient passer pour des avocats. Ils arrivaient avec de faux habits, et en fait c'était un piège pour vous faire parler.

Comment avez-vous su que Stephen Oleskey était un vrai avocat ?

Je lui ai demandé pourquoi il était prêt à me défendre gratuitement; je sais qu'en Amérique on est très matérialiste, ce n'est donnant donnant. Il m'a répondu, les larmes aux yeux, qu'il avait une longue histoire, et que pendant les années 1950, au moment de la chasse aux communistes, sa mère était avocate et avait sauvé des innocents. Il avait choisi la même voie. Il m'a dit: «J'ai lu votre dossier, je sais que vous êtes innocent.» Je lui ai demandé comment nous allions faire financièrement. Il m'a répondu que dans son cabinet, 5% des bénéfices étaient consacrés à la défense des clients sans moyens. Je lui ai dit d'accord. Je n'avais rien à perdre. Il s'est finalement occupé du cas des six Bosniaques³.

Avez-vous pu suivre votre procès ?

Deux semaines avant le début du procès, mon avocat m'avait dit qu'il essaierait de me faire venir témoigner à Washington. Une semaine avant, il a été question que j'intervienne par vidéo, mais les

autorités ont dit que je risquais d'adresser un message à Al-Qaïda! Alors on m'a dit: «Peut-être par téléphone.» Finalement, il n'y a même pas eu de téléphone. En revanche, on a obtenu de suivre le procès ensemble, les cinq autres Bosniaques et moi, en léger défilé, de Guantánamo. On allait dans une salle avec des avocats et on écoutait le procès jour après jour. Malheureusement, presque chaque jour, il y avait des problèmes techniques. Mais le dernier jour, on a pu écouter le verdict en direct. Le juge a parlé pendant longtemps, presque une heure, en disant au gouvernement américain: «La prochaine fois que vous arrêtez quelqu'un, je vous conseille de faire plus attention.» Et enfin il a annoncé sa décision et nous a déclarés innocents.

Comment s'est passée la période qui a précédé votre libération effective ?

Un haut responsable, je crois que c'était un amiral, m'a dit: «Boumediene,» — non: «monsieur 10005» (c'était mon numéro, là-bas) — «vous commencez une page blanche. Une nouvelle page.» J'ai posé plusieurs conditions: parler avec ma femme, ne plus jamais avoir affaire au responsable du camp 4, avec qui j'avais eu trop de problèmes.

Ensuite s'est posée la question, assez inattendue, de trouver un pays d'accueil.

J'ai dit à mon avocat: «Je vais maintenant en Somalie, sur la Lune, n'importe où... mais je veux sortir d'ici.» Je crois que c'était en mars 2009. Au bout de trois semaines, mon avocat m'a dit: «L'Algérie, oubliée, la Bosnie, oubliée, les Serbes du Parlement refusent. Maintenant, c'est la France.» J'ai dit: «Comment la France?» Pour moi, c'était incroyable, la France, à cause des amalgames que j'imagine là-bas, depuis le détournement de l'Airbus en 1994 et les attentats islamistes de 1995. Il m'a dit: «C'est la vérité. Obama a parlé avec Sarkozy, il lui a dit: "Acceptez des gens", il en a accepté un, je crois que c'est vous.» Au bout d'une semaine, on m'a dit: «C'est bon, la

France accueille Boumediene.» Le 14 mai, un Français m'a rendu visite et m'a amené de la nourriture. Il m'a dit: «Vendredi, il y a un vol vers Paris, votre femme vous attend là-bas.» J'étais très très heureux. J'ai rompu ma grève de la faim pour manger quelque chose avec lui. J'étais intimidé.

Et vous êtes parti le lendemain, le 15 mai 2009.

Oui. Je suis innocent, je peux partir. Et malgré tout je monte dans un avion militaire, attaché aux mains, aux pieds. Sans pouvoir aller aux toilettes autrement qu'enchaîné et filmé. Les caméras militaires américaines m'ont surveillé jusqu'à Roissy. Là, enfin, ils m'ont enlevé les chaînes. J'ai retrouvé ma femme et mes enfants... que malheureusement je n'ai pas vu grandir, la petite avait dix-huit mois au moment de mon envoi à Guantánamo, l'autre cinq ans... La petite ne me connaissait que par les photos, en me voyant elle a dit à sa mère: «Maman, ce n'est pas mon père, lui c'est un homme vieux.» Je n'ai pas oublié ce moment. Ma femme pleure, les enfants pleurent, je pleure, vingt minutes de pleurs.

Quelle est votre vie aujourd'hui ?

Non, non... Je laisse passer cette question. Désolé, mais il y a des choses... Mon but maintenant, c'est de construire ma vie avec ma famille. C'est difficile... Je vous donne un exemple: maintenant, quand je me lave les mains, il y a des cicatrices, à cause des menottes, ici, ici, et ici... et automatiquement j'y pense. Je vais là-bas, à Guantánamo. Il y a des fois aussi, avec internet... Chaque jour, avant d'aller consulter mes mails, je vais sur Yahoo voir les dernières nouvelles de Guantánamo: qui sort, qui entre. Ou je tombe sur des sites qui parlent de torture. C'est très difficile, ça génère des réactions... Je crois que vous avez compris. Quand j'y repense, à cette cage d'un mètre cinquante sur un mètre quatre-vingt, en short, pieds nus, au milieu de ce sol et de ce plafond

en métal... J'étais en Bosnie, j'ai travaillé avec des organisations humanitaires pendant plus de huit ans. J'aimais mon travail. Je m'occupais de mille cinq cents orphelins et de veuves de guerre. C'était ça mon travail. J'avais un travail que j'aimais, et maintenant je me sens comme un pauvre, timide, amoindri. Il y a une grande différence entre ma vie en Bosnie et ma vie aujourd'hui. J'espère qu'à l'avenir ça va s'améliorer mais ça fait déjà plus de huit mois et c'est très difficile.

Trouvez-vous qu'on a tendance, ici, à oublier ce qui se passe là-bas ?

Il y a des gens qui oublient, parce qu'aussi certaines choses doivent être oubliées. En janvier les gens y pensaient, à cause de la promesse d'Obama de fermer Guantánamo. Et puis il y a eu Haïti et les gens ont oublié. Mais il y a des associations, des gens qui ne peuvent pas oublier, Amnesty International par exemple. Pour moi, encore maintenant, c'est très difficile d'oublier. J'ai rendez-vous tous les quinze jours à Marseille, pour un suivi psychiatrique. Je n'ai pas d'amis ici. J'ai de la famille, ma belle-sœur, ma femme. Mais je ne peux pas parler avec ma femme toute la journée de Guantánamo, ce n'est pas bien pour elle, psychologiquement. Je cherche des amis pour parler, comme ça, là, maintenant. Là, maintenant, je me sens bien. C'est très difficile. Il y a des gens, des milliers de gens, quand vous leur dites: «Guantánamo», pour eux c'est comme la grippe A! Je ne sais pas comment dire... j'ai peur de parler de ça avec les gens. «Je viens de Guantánamo», «J'ai été à Guantánamo»...

Les gens ont pourtant de quoi être admiratifs de votre combat.

Oui, mais vous êtes journalistes. Les journalistes, les avocats, les ONG savent ça. Il y a des gens qui lisent sur internet ce qui s'est passé et qui me disent: «Boumediene, j'ai lu que tu étais innocent.» Mais la plupart des gens n'ont que des idées reçues sur tout ça. Ils n'ont

pas le temps de réfléchir. Et je ne peux pas expliquer à tout le monde que j'étais employé du Croissant-Rouge, que je suis innocent, que je n'aime pas les terroristes, etc.

Et avec d'autres anciens détenus, vous pourriez en parler ?

Je ne sais pas. Ce n'est pas facile.

Avez-vous laissé des gens auxquels vous teniez, là-bas ?

Un ami tchadien est sorti, peut-être un mois après moi. Il avait été arrêté parce qu'il portait une montre Casio, la montre qui a servi de détonateur à des terroristes. Au procès, le juge a sorti sa montre et il a dit: «Moi aussi j'ai une montre Casio, moi aussi je suis un terroriste!»

Vous avez déclaré vouloir porter plainte contre George Bush, Dick Cheney, Donald Rumsfeld et Alberto Gonzales, le procureur général des États-Unis.

Jusqu'à ma mort!

Est-ce qu'il y a une action en justice en cours ?

Pour le moment il faut attendre, pour ne pas bloquer la libération du sixième détenu bosniaque.

Lakhdar Boumediene sort une liasse de documents, qu'il déchiffre devant nous. Il y a là toutes les coupures de presse recueillies par sa femme. Des articles de journaux en arabe, en français, en anglais.

Là c'est le juge, Richard Leon. Voilà le moment où sa décision. Mon nom est là. Là, ce sont mes avocats. Ici Robert Kirsch, ici Stephen Oleskey. C'est une photo du 20 novembre, juste après la décision du juge.

Vous avez une mémoire impressionnante des dates.

Le 17 janvier 2002: verdict proclamant mon innocence en Bosnie. Le 22 janvier: arrivée à Guantánamo. Je n'ai pas oublié. Juin 2008: décision concernant tous les détenus. 20 novembre. 20 décembre. 15 mai. Voilà la vie de Boumediene. ■

1. Le camp X-Ray est le premier camp ouvert à Guantánamo au lendemain du 11 septembre 2001. Il a été remplacé en 2002 par le camp Delta. Les images de prisonniers vêtus en orange et entravés dans des cages grillagées à ciel ouvert, images qui ont ému l'opinion internationale, sont celles du camp X-Ray. Dans le camp Delta, les cages grillagées ont été remplacées par des containers métalliques de format tout aussi contraignant mais où la communication entre détenus est plus difficile. Le camp Delta est subdivisé en six camps, les détenus étant déplacés de l'un à l'autre selon leur degré de coopération lors des interrogatoires. La torture est avérée dans les camps 5 et 6, dont une part de torture «invisible»: isolation sensorielle, torture par le froid, par le bruit, etc. La presse américaine a révélé en 2008 l'existence d'un camp 7 où sont détenus les seize personnes jugées les plus dangereuses. Rappelons qu'un décret de George W. Bush a forgé fin 2001 le statut de «combattant illégal» (*unlawful combatant*), qui permet

de soustraire le détenu de Guantánamo au droit interne américain et aux Conventions de Genève protégeant les prisonniers de guerre, et de les détenir sans procès pour une durée illimitée.

2. Si les images de Guantánamo ont été un choc pour la communauté internationale, il est utile de les remettre dans le contexte des conditions de détention extrêmes des prisons américaines les plus dures: la soixantaine de prisons de très haute sécurité appelées «Supermax». Dans ces prisons, l'isolement sensoriel 23h/24, l'entravement, la cage et la fameuse tenue orange sont de mise. Ironie du sort, certains détenus actuels, si Guantánamo venait à fermer, seraient transférés dans l'une des Supermax des États-Unis et se retrouveraient dans une situation plus dure encore (cf. *The Washington Post*, 22 octobre 2009).

3. Les «six Bosniaques»: le groupe des six Algériens (Mustafa Aït Idir, Hadj Boudella, Mohammed Nechla, Lakhdar Boumediene, Belkacem

Bensayah et Saber Lahmar), ayant pour certains d'entre eux la nationalité bosniaque, arrêtés en octobre 2001, soupçonnés de préparer un attentat à la bombe contre les ambassades américaine et britannique à Sarajevo. Après une enquête menée par Interpol et les autorités bosniaques et américaines, la Cour suprême de la Fédération de Bosnie-Herzégovine a rejeté les accusations de terrorisme et ordonné leur libération en janvier 2002. Malgré cette décision de la Cour, ils ont été immédiatement livrés aux autorités américaines.

4. Une cinquantaine de détenus libérables attendent toujours un pays d'accueil. Le cas des Ouïgours reconnus innocents et persécutés par la Chine, notamment, pose problème. Certains ont été accueillis aux Bermudes, d'autres iraient vers Palau, un petit État du Pacifique. Les pays de l'Union Européenne sont actuellement divisés sur la question de l'accueil d'anciens détenus de Guantánamo.

**HORS-CHAMP**

Lakhdar Boumediene avait accordé quelques entretiens à la presse (France 24, RFI, *Le Monde*) à son arrivée en France en mai 2009. L'idée d'une rencontre «à froid» avec lui, huit mois après sa libération, nous est venue en décembre, au moment où la presse annonçait l'arrivée en France d'un second ancien détenu de Guantánamo, Saber Lahmar. Très vite il nous a semblé insuffisant de revenir seulement sur les mauvais traitements qu'il avait subis: pénible pour lui qui s'était déjà exprimé à ce sujet, et presque inutile au vu des nombreux livres et témoignages déjà parus sur Guantánamo. Nous tenions à ne pas l'enfermer dans son statut de victime et à mettre en avant la dimension active de son combat — en évitant les accroches spectaculaires du type: «Pizza et jus d'orange: le bonheur tient à peu de chose» (*Le Monde*, 27 mai 2009).

Nous sommes arrivés à Nice sans savoir à quoi nous attendre. Au téléphone, Lakhdar Boumediene nous semblait sur la réserve — sans que nous sachions s'il fallait attribuer cela à la fatigue ou à la lassitude face aux journalistes. L'idée d'être ceux qui l'interrogeraient une fois de plus sur «l'enfer de Guantánamo» nous était assez désagréable. La présence d'Hanane Benjeddir, notre interprète d'appoint (Boumediene parlant un très bon français), rencontrée quelques heures plus tôt grâce à un ami nicois et qui, par un effet de hasard, s'est trouvée

avoir travaillé dans une association chargée du logement de Lakhdar Boumediene, a été une aide précieuse. Les premières phrases de Lakhdar Boumediene, qui avait fait une heure de route en bus pour nous rejoindre, ont été pour elle; très vite, sa joie de parler arabe a rejoint les premiers instants. Nous nous sommes installés dans un café. Le début de l'entretien nous a obligés à revoir certaines idées que nous nous étions faites. Dans les témoignages d'anciens détenus que nous avions pu lire, l'idée d'une résistance collective revenait souvent: il était question de grèves de la faim organisées, de mots d'ordre, de meneurs. Était évoquée l'apparition d'une sorte de «contre-règlement» interne, mis en place par les prisonniers avec les moyens du bord pour se défendre: jet d'eau sur les gardiens en cas d'insulte, jets d'excréments en cas de violences...

La lecture du recueil de poèmes collectés par les avocats, *Poèmes de Guantánamo*, où il est question des «écrits de gobelets», ou des vers de l'essayiste pakistanaï Shaik Abdurrahman Dost, allait dans ce sens*. Mais ces hommes venaient du même pays, parfois se connaissaient entre eux. Nous n'avions pas mesuré à quel point, du fait de son origine algérienne et bosniaque, Lakhdar Boumediene s'était retrouvé dans une situation d'isolement par rapport aux autres. C'est l'une des choses qui ressort le plus de notre conversation, même si nous

questions sur la résistance collective auraient sans doute rencontré plus d'écho en fin d'entretien, où il esquissait ses amitiés avec d'autres détenus. Le temps nous a manqué. Autre «étonnement», nous nous sommes retrouvés face à un homme d'une bonté et d'une vivacité extrêmes. L'œil rieur, très loin de la personne austère que montrent les images disponibles sur internet. Pas une once d'amertume ou de ressentiment dans le regard. Le souvenir de la torture et sa difficulté actuelle à vivre ont été évoqués avec un pudeur immense, et toujours entre deux sourires. L'entretien a été dans son ensemble si détendu que nous avons hésité à ajouter la mention théâtrale (*ritus*) à plusieurs moments, ainsi après la phrase: «Jusqu'à ma mort!», pour faire valoir au lecteur cette sérénité, qui ne transparaît sans doute pas suffisamment à l'écrit — d'autant que ne sont pas retranscrits les apartés amusés avec notre interprète. L'entretien, au final, a duré le double du temps que Lakhdar Boumediene nous avait d'abord accordé — et nous l'aurions bien volontiers prolongé. Il reste de tout cela une très vive émotion.

L. B. & S. P.

* NIZAR SASSI, *Prisonnier 325, camp Delta* (Denoël, 2006); MOLLAH ABDUL SALAM ZAEFF, *Prisonnier à Guantánamo* (Evdv Documents, 2008); *Poèmes de Guantánamo* (2007, Éditions Bilki, 2009).



EN AMATEUR

UNE SÉRIE DE KILLOFFER



IMPRESSIONS D'IVRY

UN FEUILLETON DE BERNARD CHAMBAZ
SUR LES OUVRIERS EN LUTTE À L'IMPRIMERIE DU MONDE, À IVRY-SUR-SEINE. — épisode 1.

Lundi 1^{er} février, le matin, il neige à gros flocons pendant une petite heure, mais Paris n'est pas Vladivostok et la neige ne tient pas. Le dictionnaire a raison. Le reporter est bien celui qui recueille des nouvelles et fait un récit. J'ai déjà fait le reporter occasionnel pour l'élection du président des États-Unis en 2004, puis, de loin, pour le Tour de France en 2005, ce qui me donne un minimum d'autorité pour coiffer le chapeau d'Albert Londres. Il était temps que je reprenne la route. Il fallait donc qu'on me passe commande. C'est fait. Pour le tout nouveau Tigre, je dois choisir mon sujet. C'est vite fait. L'indécence du monde est telle que l'actualité sociale nous requiert. Les conflits ne manquent pas. Par affection, je choisis Ivry et l'imprimerie du Monde. «Un reporter ne connaît qu'une seule ligne, celle du chemin de fer.» Albert Londres a fixé à jamais la ligne éditoriale. Pour se rendre à Ivry, on peut donc prendre le train, c'est la voie ferrée qui descend vers Rodez, celle qu'entendait Artaud quand il

passait ses nuits chez le docteur Esquirol en songeant à l'oreille gauche du boucher roux qui rêvait «qu'on s'embarque dans un train comme pour une étoile». Vous pouvez prendre aussi l'autobus, par exemple le 125 qui vient de la porte d'Orléans; ou le métro, c'est la ligne 7, elle vient du fort d'Aubervilliers où les tigres ont leur tanière. Après avoir longé la mairie et le dispensaire, je franchis le pont du chemin de fer, je tourne à droite vers le stade Lénine, la toponymie nous prouve qu'on est dans la banlieue rouge, je salue le stade et Lénine, ils l'ont refait à neuf, le stade, en gazon synthétique. En face, le square Philibert-Pompée abrite deux hêtres pourpres et un monument de circonstance. C'est une statue qui se résume à un socle où on a gravé un vibrant «Hommage au travail». Au-dessus du socle, il n'y a rien, pas de représentation du travail, pas d'allégorie, ni forgeron ni fileuse, rien que du vide. Le monument date de 1911, alors que le mouvement social reflue après les grandes

grèves qui annonçaient le grand soir et entretenaient la grande peur des possédants. Cependant, même par reflux, les ouvriers ne désarment pas. On peut rappeler au hasard la grève des casquettiers et la grève des limonadiers, tout un catalogue comme les fusils à Manufrance et les nefes dans l'Illiade, sans oublier le 26 novembre la mort de Paul Lafargue, qui avait osé *Le Droit à la paresse*, et se suicide avec sa femme avant que l'impitoyable vieillesse (dit-il) ne m'enlève un à un les plaisirs et les joies de l'existence. Alors, avant qu'il ne soit trop tard, allons-y allonz-o! La place Gambetta me plaît avec ses pavés ronds, sa forme vaguement ovale, ses maisons en briques, ses cafés, ses bars, ses pizzerias, une pharmacie, une boutique d'enseignes. Elle constitue le carrefour Colonel-Fabien / Vaillant-Couturier / Jaurès / Brandebourg / Gallilée / Pierre-Rigaud, les petites rues pour Gallilée qui prétendait que la terre tourne et pour Rigaud qui était le secrétaire de Thorez et fut exécuté par les nazis.

Le site de l'imprimerie du Monde est à deux pas, allongé comme un bateau. Je le connais bien, pour ses roulements à billes suédois. Il y a vingt-cinq ans, j'avais entraîné mes guêtres la nuit où les ouvriers de la SKF avaient voulu reprendre leur usine occupée par les CRS, des bouleurs dans les poches et à la main une manche de pioche venu des serres municipales ou du cimetière, de toute façon des pioches faites pour les parterres de fleurs. Cette nuit-là, les grenades tombaient un peu comme à Gravelotte, et si les métallos ont perdu une bataille ils n'ont pas perdu la face, c'était en tout cas le sentiment général. Trois ans après, *Le Monde* y installait son imprimerie et ses rotatives qui ont pris un coup de vieux. Toute la question est là. Le paysage de zone industrielle reste envoûtant. Une boucle du côté des quais révèle encore des garages, des hangars, un entrepôt de récupération de papier. La mairie a baptisé le croisement place Hubert-Beuve-Méry, «place» est une façon

de parler, mais elle va bien à quel-qu'un qui signait son éditorial «Siri-us». Malgré le froid, des types en chemise grillent une cigarette avant de rentrer dans le bateau. Avant de les rencontrer, je voudrais donner deux trois coups de téléphone à mes camarades de la CGT. Le responsable du Syndicat Général du Livre est d'accord pour qu'on se voie le lendemain. L'histoire semble assez simple. Les 5 et 6 janvier, une partie des salariés a fait une grève qui a empêché la sortie du Monde. La grève a pour motif les inquiétudes liées à la perspective de rachat par un groupe espagnol, le constat que les engagements contractuels ne seraient pas respectés et la conviction que l'imprimerie reste un atout essentiel. La grève a permis d'obtenir qu'une rencontre avec la direction du groupe ait lieu. La rencontre est prévue le 12 février, rue de Varenne, à la Direction générale des Médias. Tout le monde en saura davantage alors. (À suivre...)

DIAM'S SANS JEUX DE MOTS

UN FEUILLETON DE RAPHAËL MELTZ
AUTOUR DE LA SORTIE DU DERNIER ALBUM DE LA CHANTEUSE. — épisode 1.

«Désormais qui m'aime me suive, les médias font ce qu'ils veulent. Libre à vous de me jouer ou pas, je m'en fous des singles.» («I'm somebody») 18 novembre 2009, Diam's est invitée à «Ce soir ou jamais» sur France 3. Frédéric Taddeï, le présentateur: «On s'est demandé [...] si elle déprimait, si elle était encore capable d'écrire des chansons.» Plan moyen sur Diam's, concentrée. «Diam's va répondre à toutes ces questions...», plan serré sur le visage de Diam's, «... en rappant», la musique est lancée, Diam's commence à chanter, elle ne parlera pas, elle a décidé, pour la sortie de son dernier album (S.O.S.), qu'elle ne répondrait plus à aucun journaliste. Mais parce qu'elle a accepté de venir chanter, seulement chanter, elle reçoit cette humiliation, ce commentaire sur elle, en direct, sans sourcilier. C'est l'origine de ce feuilleton. Soit donc une rappeuse (française, blanche, chypriote d'origine) qui, avec *Brut de femme* (2003) et surtout *Dans ma bulle* (2006), accède au statut de star de la variété (un

million d'albums vendus — source: sa maison de disques; un million d'euros d'impôts — source: elle-même). En 2008, ses apparitions médiatiques se raréfient. Survient l'épisode, étonnamment émouvant, des Victoires de la musique 2008 où elle termine ainsi: «Vu que je ne connais pas l'avenir de mon prochain disque, que c'est peut-être pour moi mes dernières Victoires de la musique, laissez-moi m'offrir un kif, et écouter jouer mon équipe», avant de remercier, en larmes, longuement, le public. La suite, on la trouve soit dans les récits des journalistes, soit dans ses dernières chansons. Les premiers n'ayant souvent que les secondes comme source, autant s'y référer directement: «Y'a plus de MTV-Award à l'hôpital pour t'aider quand tu coules; car je l'avoue ouais c'est vrai j'ai fait un tour chez les dingues, là où le bonheur se trouve dans des cachetons ou des seringues [...] ces putains de médicaments sont venus me couper les jambes, au fil du temps, sont venus me griller les neurones.» («Si c'était le dernier»)

Et puis, juste avant la sortie de son disque, la question religieuse. *Le Monde*: «À Noël 2008, Diam's se repose à l'île Maurice. Elle en reviendra transformée. Un homme, sur place, aurait remis en question sa façon de pratiquer sa foi. Une des étincelles décisives de son changement.» Fascinant grand écart journalistique: c'est décisif, mais c'est au conditionnel... Octobre 2009: *Paris-Match* publie une photo de Diam's portant un voile, à la sortie d'une mosquée. Ce sera l'hallali médiatique, comme si la chanteuse avait trahi quelque chose («Pourquoi s'est-elle réfugiée sous cet habit de soumission?» demande *Le Nouvel Obs*). La question du voile sera traitée ailleurs dans *Le Tigre*. Tout de même: *Le Monde*, à propos de ces photos: «Diam's est frieuse de ce qui est, selon elle, une incursion dans sa vie privée.» Selon elle... En 2008, Ségolène Royal a gagné contre le même *Paris-Match* pour des photos d'elle en train de prier dans une église. Selon le jugement, «il

n'est pas contradictoire de défendre publiquement la laïcité, dans un contexte exclusivement politique, et de se rendre dans une église à titre strictement privé». Deux poids deux mesures... Plus encore que son choix religieux, c'est son voeu de silence que ne pardonnent pas les journalistes à Diam's. Écoutons Stéphanie Binet, de *Libération*: le disque «soulève beaucoup» d'interrogations, «notamment sur sa conception personnelle et traditionnelle des rapports homme-femme». Suivent deux citations du disque («Si mon homme est une Kalachnikov, je suis son épaulé!», «Et si j'ai un mari qui tue, ben j'm'en fous de ta parité»), puis: «Diam's désire-t-elle que les femmes arrêtent de travailler?» Pardon, Stéphanie Binet, mais d'une part on peut travailler tout en étant une épaulée pour son Kalachnikov de mari, et d'autre part la seconde phrase peut s'entendre dans le sens inverse (pas de parité i.e. je ne souhaite pas tuer comme lui). Vient la conclusion: «La rappeuse

déclare: "Je ne veux plus que l'on m'observe, je veux juste que l'on accepte." Difficile d'être acceptée quand on refuse soi-même le dialogue, qu'on veut faire admettre son point de vue sans en discuter.» Premièrement, Diam's ne demande pas qu'on l'accepte elle, mais qu'on accepte «que ce qui prime, ce sont [s]es textes, pas la couleur [s]on survêt», ce qui n'a rien à voir. Deuxièmement, et c'est à suivre: je retourne la problématique et vais envoyer ce premier épisode à Stéphanie Binet en lui demandant, ou plutôt dans le sommant de me répondre: d'où tient-elle qu'un artiste, lorsqu'il rend publique une œuvre, doit accepter le «dialogue», qu'il tente de faire «admettre» son point de vue, et qu'il faut donc qu'il en «discute»? J'ai peut-être raté quelque chose, mais dans mon souvenir, l'art, ce n'était pas exactement la même chose qu'une séance à l'Assemblée nationale. La journaliste ayant certainement le désir d'en débattre, sa réponse dans quinze jours. (À suivre...)



AFRICAIN QUEEN

UN FEUILLETON DE SYLVAIN PRUDHOMME
SUR LES SALONS DE COIFFURE AFRICAINS DE CHÂTEAU D'EAU, À PARIS. — épisode 1.

«Comment ça, tu vas pas gagner d'argent avec ton reportage! Comment ça! Attends mon frère, je vais te propulser, moi.» Parole de Baba, «l'artiste à la tondeuse magique», ivoirien d'origine, installé 57 boulevard de Strasbourg sous l'enseigne Dallas Afro Beauté, métro Château d'eau, à Paris. Baba Cool, «coiffeur de stars», que sa carte de visite montre effectivement bras dessus bras dessous avec des icônes de la scène musicale black auxquelles il vient de tondre la bille, DMX, Passi, Mokobé, Alibi Montana et d'autres que j'ai le malheur de ne pas reconnaître immédiatement. «Alibi Montana! Tu connais pas Alibi Montana!» s'étrangle-t-il comme je lui fais répéter une troisième fois le nom du rappeur. Et pourquoi mon feuilleton me ferait-il subitement gagner des millions? Tout simplement parce que je viens d'avoir l'idée d'y parler de lui. «Si tu racontes qui est Baba, laisse tomber mon pote, tu cartonnas. Tu mesures qui est Baba?» Casquette en banane incrustée de strass, combi en polyester moulant, chaîne et bagouzes dignes

des clips de R'n'B les plus opulents, tondeuse au poing qu'il promène sur le crâne de clients auxquels il sculpte des arabesques à mettre à genoux Cissé, Baba Cool m'a d'abord accueilli d'un regard de travers — le regard auquel je me heurte chaque fois que je pousse la porte d'un salon africain du quartier. Les «Champs-Elysées black», surnom de Château d'eau au sein de la communauté afro-caribéenne, donnent des insomnies à la police et à la mairie qui voudraient bien démêler l'imbricatio de combines plus ou moins licites qu'elles supposent derrière les vitrines bardées de posters défraîchis et de sachets de cheveux naturels ou synthétiques. Flics et indics abondent, tâchant de repérer sans-papiers, employés au noir, chiffres d'affaires truqués, et une méfiance instinctive s'est développée parmi les rabatteurs qui haranguent les clients à la sortie du métro, sorte de contre-police jamais longue à vous interpeller si vous restez trop longtemps planté devant une devanture: «Monsieur? Vous cherchez quelque chose?»

Baba a beau être Baba et coiffer DMX, Passi, Drogba et ses enfants (j'apprends à cette occasion que l'heureux attaquant ivoirien vient d'avoir un troisième bambin), quand il m'a vu entrer, il a d'abord affiché comme tout le monde un air glacial — et le silence est tombé sur les tables de manucures où les employées chinoises ont regardé leurs pieds. Heureusement tout a basculé: «Il paraît que vous coiffez Drogba?» ai-je demandé, et un grand sourire lui a aussitôt fendu la poire. Il a laissé tomber sa tondeuse, planté le type qui l'a coiffait et pêché dans un vieux tiroir une liasse de photos sur lesquelles on le voit coiffant l'équipe de foot de Côte d'Ivoire au grand complet, Kalou, Dindane, Koné et compagnie. «Quant tu veux je te les présente, mon pote!»

Baba coiffe en trois minutes, quatre à tout casser, et — si j'en crois la coupe dithyrambique d'un journal d'Abidjan qui, punaisée au mur, vante ses tarifs mirobolants et s'achève sur ce conseil: N'allez pas chez Baba si vous n'êtes pas une star —

le jeune assis dans le fauteuil doit trouver raides les interruptions incessantes qu'il s'autorise pour me relancer sur le deal censé nous enrichir: «Combien tu donnes alors? Amène l'argent et je te raconte tout! Comment ça non? Tu veux les secrets du grand Baba et tu veux pas payer?» Je n'ai même pas besoin de marchander, le rabatteur de Baba s'en charge en lâchant des ntchitt fatigués. «Allez, Baba, arrête, il a pas d'argent il te dit! Tu dis ça se vend mais on sait pas, Baba. Dans le milieu des noirs, ça se vend c'est sûr, des milliers. Les noirs ils connaissent Baba, on dit Baba, ils achètent. Mais dans le milieu des blancs? Peut-être qu'il y a des blancs qui te connaissent pas?»

Baba chambre, frime et se soucie comme d'une guigne du jeune auquel il donne par intervalles un coup de tondeuse nonchalant. Trois minutes plus tard, pourtant, il me faut admettre que cette désinvolture n'était qu'apparente. «Tu veux remonter encore?» répond-il au jeune dont la coupe est terminée et qui voudrait qu'on lui dégage davantage

le front. «Mais non, mon frère, mais non. Si tu remontes trop, c'est pas beau, ça te fait remonter le front. Déjà là, c'est presque trop. Regarde. Tu veux être pas beau, mon frère?» J'examine le visage du jeune homme et je suis bien obligé de constater qu'il a raison: la chute du front, la descente des pattes sont parfaites.

Je veux reprendre mes questions mais Baba s'est éclipse, happé par un coup de fil. «Reviens demain, ce sera plus calme, me glisse son rabatteur. Tu veux le DVD de Baba?» Rentré chez moi je découvre la compil de coupé-découpé produite par Baba, défilé fabuleusement exotique et hilarant de gentlemen africains buvant du champagne au bord d'une piscine, entourés de bimbos en maillot de bain. «Coiffeur de stars», dit le refrain du clip qui montre Baba torse nu devant son salon, dansant au milieu de la foule massée sur le trottoir. «Coiffeur de stars.» Et Baba sourit, du volant de son coupé garé devant l'enseigne Dallas Afro Beauté, bague et collier scintillants.

— épisode 2.

Château d'eau est né il y a vingt-cinq ans. Château d'eau, ou en tout cas ce qui caractérise aujourd'hui si visiblement, si ostensiblement, les abords du métro du même nom: la centaine de salons de coiffure afro-caribéens et de boutiques de cosmétiques qui en font le temple de la coiffure africaine en France, connu jusqu'en Côte d'Ivoire et dans toute l'Afrique. Étoiles du rap, femmes de grands dirigeants africains, stars du football européen, mais aussi ados fauchés aperçus l'après-midi du 31 décembre en train de négocier un coup de tondeuse à cinq euros — le quartier a cilié d'étonnant qu'il brasse tous les milieux, attire les princesses richissimes comme les clients les plus modestes. Promiscuité rare: Ronaldinho, Eto'o, la fille d'Omar Bongo confient leur tête aux mêmes mains, s'assoient dans le même fauteuil que le client lambda — le même ou celui d'à côté, car les salons aussi ont leurs préférences. Château d'eau va s'étendant: vingt-cinq salons il y a dix ans, plus de cent

aujourd'hui. L'îlot reste ramassé: l'affaire d'un rayon de cent mètres à peine autour du métro, au-delà duquel on retombe sur les commerces de la rue du Faubourg-Saint-Denis ou les grossistes en textile du faubourg Saint-Martin. Africaine Queen, Miss Afro, African Beauty, Mèches Diana, Saint-Esprit Cosmétiques, les enseignes étalent à chaque porte leurs lettres roses et argentées. Déjà spectaculaire en semaine, l'affluence atteint son comble le samedi: salons bondés, clientes contraintes d'attendre sur le trottoir le séchage de leur shampooing fortifiant, essais de rabatteurs à l'affût dès la sortie de métro: «Excusez-moi, miss, vous voulez coiffer? Tu veux te faire les ongles?» La concurrence est rude, les rabatteurs nombreux, les moins expérimentés payés 150 euros la semaine, les plus efficaces jusqu'à 300 euros et au-delà. Les armes du bon rabatteur? La tchatche, les gros bras — les bagarres ne sont pas rares — et surtout le réseau, que seule procure

l'ancienneté. «Plus tu es là depuis longtemps, plus tu connais de clientes. Elles viennent se faire coiffer tous les mois, tous les quinze jours pour les plus riches. Si elles sont déjà venues chez toi et qu'elles étaient contentes, elles restent fidèles. Quand elles arrivent, tu sais que c'est bon, elle est pour toi. Personne ne peut te la prendre.» Cette fidélité va parfois au-delà du strict intérêt capillaire. «Tu blagues avec la cliente, tu prends soin d'elle pendant qu'elle se fait coiffer, et tu finis par sortir avec elle. Il y en a beaucoup comme ça qui ont cinq, six copines en même temps! C'est risqué. Une fois que tu te sépares, tu sais que c'est une cliente de perdue.»

En parlant avec Chek, rabatteur du salon Stone Beauté — «Chek comme "chéquier", tu pourras le mettre dans ton reportage!» —, j'apprends quelques lois simples qui régissent la concurrence. Les abords du métro sont à tout le monde: attrape le client qui peut. Mais sur les trottoirs des rues avoisinantes, gare! Des lignes invisibles découpent la chaussée,

délimitant des sortes d'eaux territoriales ou de chasses gardées. Les clientes entrent successivement sur les terres d'un salon, puis d'un suivant, puis d'un autre. Devant la porte de chacun, les rabatteurs ont quelques pas pour les convaincre. Comme Chek multiplie les invites à l'attention d'une fille arrêtée à vingt mètres de nous — contorsions de séphore, ntchitt qui se voudraient discrets mais font se retourner la rue entière hormis l'intéressée —, je lui demande pourquoi il ne va pas tout simplement lui parler. «Mais je peux pas aller là-bas. C'est hors zone! Attends je la fais venir, tu vas voir.» Trop tard: la fille entre chez Rayan Coiffure, concurrent direct.

Au même moment une cliente ressort de chez Stone Beauté. «Hé petit format! lui crie Chek comme elle s'éloigne. Tu t'en vas sans dire au revoir?» La jolie Camerounaise, effectivement plus que menue, revient en souriant. «Tu es contente? C'est bon comme ça les cheveux?» La fille opine, Chek l'enlace. «Ah petit format! Je te

J'avais dit, tu vois? J'ai qu'une parole, moi. J'ai raté ma vocation. Tu sais ce que j'aurais dû faire? Imam. Ou pasteur. Ou enfant de chœur. Je te jure! Je sais pas mentir.» Petit format éclate de rire, ce que voyant, Chek fronce le sourcil, théâtral: «Attention! Tu vas pas glisser la prochaine fois, hein? Si tu glisses, moi aussi je glisse!» Glisser: filouter, faire l'anguille — en gros filer à la concurrence. Petit format lève la main et jure: «T'inquiète même pas, Chek. Je glisse pas, moi.» Choc des cultures: la porte d'à côté est celle du chocolatier Tholomat, roi du semi-freddo, établi là depuis 1938, aujourd'hui pris en sandwich entre les salons Stone Beauté et Rayan Coiffure. Qui mieux que le vieux chocolatier pour me rancarder sur les métamorphoses du quartier ces dernières décennies? Coup de chance, il a un moment à m'accorder. Trois minutes plus tard je suis assis avec lui dans son arrière-boutique, devant un bon café. Et ce que mes oreilles entendent! Ce que je découvre!... (À suivre...)

QUESTIONS AU GOUVERNEMENT

UNE SÉRIE PHOTOGRAPHIQUE DE PATRICE NORMAND

Assemblée nationale, mardi 9 février 2010 — Avec, de gauche à droite:

MARIE-FRANÇOISE PÉROL DUMONT (PS), députée de la Haute-Vienne (15h11); PIERRE MORANGE (UMP), député des Yvelines (15h03); JEAN-MARIE LE GUEN (PS), député de Paris (15h59). Et, en grand, au premier plan: PASCAL TERRASSE (PS), député de l'Ardèche (15h17); JEAN-LOUIS BERNARD (UMP), député du Loiret (15h06); FADELA AMARA, secrétaire d'État à la Ville, BERNARD KOUCHNER ministre des Affaires étrangères et NATHALIE KOSCIUSKO-MORIZET, secrétaire d'État au numérique (15h25); BRICE HORTEFEUX, ministre de l'Intérieur (15h10).





GOOGLE ET LES DEMOISELLES

PAR JOSÉE CÉIL-DE-BŒUF

Un navigateur est un logiciel conçu pour consulter le *world wide web* (www), ce que le langage courant traduira par «chercher des trucs sur internet». Le premier terme utilisé était *browser*, de l'anglais *to browse*, «feuilleter un livre», mais Netscape Navigator arriva, qui imposa le *navigateur*, là où le Québec avait son *fureteur*, et où l'Académie française recommandait *butineur*, *arpenteur*, et... *brouteur*. Las! Le marin l'a emporté sur le ruminant, et c'est ainsi que le *navigateur*, tout incorrect qu'il soit, est entré dans le langage. Mais comme *Le Tigre* adore les vieux académiciens, permetts, oh lecteur! que, le temps d'un article, nous appellions Google Chrome: le *brouteur*. En termes de rumination, je commencerais par la base. Donc: lorsque l'on fait une recherche internet, taper dans un *brouteur* Roland Barthes n'est pas la même chose que taper «Roland Barthes», puisque dans le premier cas le *brouteur* cherche tous les Roland et tous les Barthes, alors que dans le second, le *brouteur* ne cherche que les dénommés Roland Barthes. Hé oui, c'est important. Hélas, les publicitaires payés par Google ne sont pas au courant de cette distinction basique. Voyez plutôt: lorsque je tape «recette tarte tatin» sur mon *brouteur* Google, j'ai cette réponse: Résultats 1 à 10 sur un total d'environ 10800 pour «recette tarte tatin». Tu peux faire l'essai toi-même sur ton propre ordinateur, lecteur méfiant! Et constater que nous nous trouvons face à une publicité mensongère, Google se vantant de ses 886 000 résultats, là où il y en a 82 fois moins — presque 100 fois moins, dirait un publicitaire. Si on enlève les guillemets, on arrive bien à 840 000 résultats (46 000 se sont perdus dans la nature en moins d'un mois) concernant la recette, la tarte, et le tatin. Non seulement la recherche «recette tarte tatin» exclut donc tous les sites qui parlent encore français et non petit nègre (une recherche plus correcte eût été «recette de la tarte tatin»: 68 100 résultats), mais elle manque en outre de pertinence: «tarte tatin» recette aurait permis à l'ordinateur de chercher «tarte tatin» lorsqu'elle est associée à la notion de recette. Si on veut pinailler, on notera également le manque de cohérence entre la façon d'écrire «1 famille», «1 labrador», et pourtant «une tarte tatin» — au secours, un vrai mot! — et entre les différents guillemets typographiques utilisés. Mais venons-en au fait: le slogan, Google Chrome, un navigateur rapide, conçu pour tous. La rapidité, donc. 41 minutes pour comparer les recettes, et à présent: 7 emails pour débattre. Sept! Sept interlocuteurs différents? Probabilité que l'interlocuteur soit devant son ordinateur, prêt à répondre, à l'heure où une

famille de cinq personnes est réunie, i.e. tard, le soir? Minime. Mais admettons. On imagine les mails, de la teneur: «Tu penses que j'ai cuis au four? — Ben regarde sur wikipedia, andouille. — Tu tapes cuire, tatin. — Justement j'y suis, sur internet, mais je voulais ton avis à toi.» Ce genre de dialogues somptueux qui font la grâce de la communication à l'orée du xxi^e siècle. Étant donné le temps passé à envoyer et recevoir un mail (sinon, ça s'appelle *chatcher*... ou, comment dire? téléphoner, ou comment dire? parler), on admettra que l'envoi de ces sept mails prend au bas mot vingt minutes. Nous voilà donc à plus d'une heure de passée, il est vingt heures, les enfants ont faim, et on n'est guère plus avancés. Premier lien: Tarte Tatin, Recette Tarte Tatin (Tartes) Recette illustrée avec photos (ce n'est donc pas la peine d'aller voir les 136 000 photos, ensuite). Deuxième lien (www.marmiton.org), sciant la branche du *world wide web* sur lequel il est assis, s'exclame: «Comment choisir parmi des dizaines, des centaines de recettes? Nous avons fait un premier tri pour vous, en faisant ressortir la ou les quelques recette(s) classique(s) de tarte Tatin, ainsi que les variantes les plus appréciées de tous.» Troisième occurrence: sur (dailymotion), la vidéo d'un homme donnant la recette de la tarte, du rock à fond la caisse en musique de fond. Commentaire en bas de page: «J'ai fait une tarte tatin en faisant le carmel de cette manière. Tous les invités étaient très contents. Dommage que le son de la vidéo n'est pas clair, la musique et trop forte, c'est difficile d'entendre la recette.» Sur YouTube (société qui appartient à Google), je cherche «recette de la tarte Tatin»: Résultats 1 à 5 sur environ 5. Passons sur ce bel «environ 5». Nous voilà donc devant des liens extrêmement utiles, comme: «In de keuken van Paul Bocus in zijn restaurant in Collonges au Mont d'Or laat chef kok Christophe Muller zien hoe men daar een eempersoons Tarte...», parmi quelques recettes en live que l'on serait bien en peine de regarder à la queue-leu-leu pendant des heures. APARTÉ. «Et les hommes préhistoriques, maman, ils faisaient comment, pour savoir la recette de la tarte Tatin? — On dit la recette tarte Tatin, parle correctement s'il te plaît. — Ouais mais donc, maman, c'était comment pour les hommes préhistoriques, quand ils savaient pas la recette tarte Tatin? — Oh, c'était horrible, vraiment. Les familles avaient un truc, ça s'appelait un gros livre, comme un ebook mais pas pareil, avec plein de pages. — Un gros ebook rien qu'avec la recette de la tarte Tatin? — Oh non, pire que ça... y'avait toutes les recettes dans les gros livres, et le livre montrait pas de vidéos, rien, juste des mots. On le lisait en dix secondes, et c'était fini, tout était prêt, ensuite, on s'emmerdait.»

Chère 1 famille, cher 1 labrador, instruisez-vous donc en 1 paragraphe, 221 mots et 8 minutes de lecture: la tarte Tatin est une tarte aux pommes renversée dans laquelle les pommes sont caramélisées au sucre et au beurre avant la cuisson de la tarte. Les snobs ne l'appellent que «tarte des demoiselles Tatin», et pour cause: elle fut inventée par les sœurs Stéphanie et Caroline Tatin, qui dirigèrent l'hôtel Tatin, à Lamotte-Beuvron, en Sologne, entre 1860 et 1906. La tarte Tatin fut rendue célèbre par le critique Maurice-Edmond Sailland, dit Cur-nonsky, «le prince des gastronomes». C'est lui qui aurait inventé l'histoire de la maladresse des sœurs Tatin pour amuser les journalistes. À Paris, c'est dans le restaurant Maxim's qu'elle fut servie pour la première fois. «Louis Vaudable, propriétaire de Maxim's au début du xxi^e siècle l'aurait découverte lors d'un dîner de chasse dans l'auberge des sœurs Tatin. La trouvant si moelleuse et si suave, il en demanda aussitôt la recette. Quelle audace, cher Monsieur, celle-ci lui fut refusée. Il l'envoya alors à Lamotte-Beuvron, chez les sœurs Tatin, un de ses pâtisseries qui se fit passer pour un jardinier cherchant de l'embauche... C'est ainsi qu'il découvrit le secret et le rapporta à Paris.» Une confrérie gourmande, créée en 1979, défend depuis la chère tarte: les «Lichonneux de la tarte Tatin» — le lichonneux étant celui qui liche, «qui aime». Cette association «veille à défendre l'intégrité de la recette, car il existe de nombreuses contrefaçons. Des sans-gêne l'accommodent à leur sauce, la font aux pruneaux, prunes, aux poires... Pourquoi pas aux kiwis?» Demandant naïvement par mail aux lichonneux: «Pourquoi ne pas la servir avec de la glace ou de la crème?» J'obtiens cette réponse laconique: «Tout simplement parce que la tarte Tatin se suffit à elle-même et cela dénaturerait la tarte et aussi que les demoiselles Tatin la servaient nature, respectons la recette originale.» Voilà le seul point sur lequel le labrador de Google Chrome avait raison: c'est à lui et à lui seul qu'étaient destinés ces deux litres de glace. Bon appétit, lichonneux labrador!



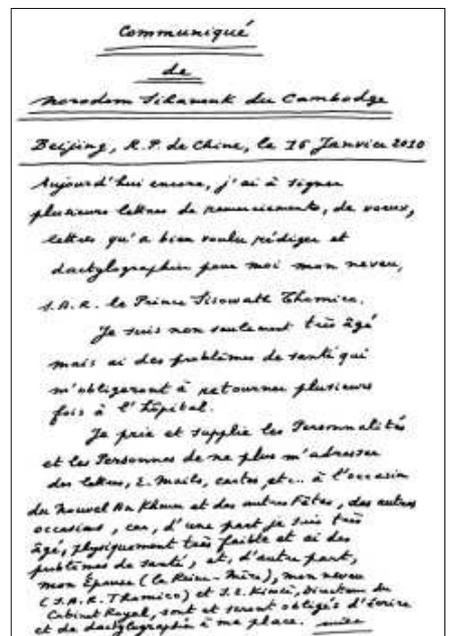
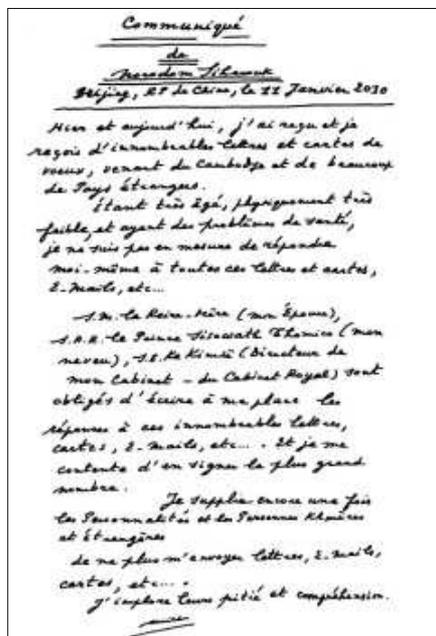
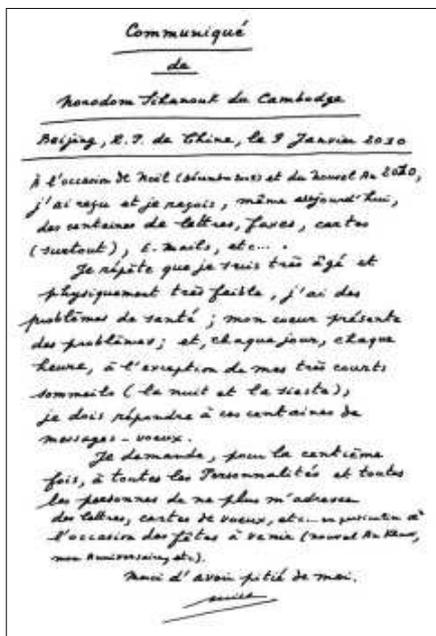
GOOGLE CHROME, campagne presse et affichage, décembre 2009.

LA VRAIE RECETTE: 3 MINUTES, 1 PARAGRAPHE LU, 0 BUG Du caramel fait à partir de beurre et de sucre, et qui se prépare traditionnellement en même temps que la cuisson, avec les pommes. — Des pommes, acides pour bien se marier avec le caramel, devant se tenir à la cuisson pour ne pas se transformer en compote: des clochardes ou les reinettes. — Une pâte brisée: beurre + farine + eau. — Un moule suffisamment profond pour contenir les pommes, et qui supporte la flamme du gaz afin de pouvoir travailler le caramel directement dedans, avant l'enfournement.

NOTES 1. Le navigateur est le logiciel permettant d'avoir accès à internet. Le moteur de recherche fait quant à lui des recherches parmi les pages internet: Google est le plus connu, mais il y en a d'autres (Bing, par exemple). Google, devenu le moteur de recherche le plus puissant, cherche à présent à imposer son propre navigateur, Chrome, face à Firefox (Mozilla), Safari (Apple), Internet Explorer (Microsoft), et Opera (Opera Software). L'enjeu est, à terme, de contrôler le marché des téléphones portables et, de façon plus générale, le trafic sur internet. 2. On notera qu'il est pourtant plus pratique d'envoyer des mails avec un logiciel dédié qu'avec un navigateur. 3. Confrérie des Lichonneux de la tarte Tatin, Guy Dumontet, Grand Escrivurier (secrétaire), 85 rue du Courtausale, 45760 Marigny-les-Usages.

N'ÉCRIVEZ PLUS À SIHANOUK!

Sa Majesté le Roi-Père Norodom Sihanouk, 88 ans, ancien roi du Cambodge, a abdiqué en 2004. Il vit actuellement à Pékin. Sur son site (www.norodomsihanouk.com), toute sa correspondance d'Etat et sa correspondance privée et, dans la catégorie «communiqués», ces trois lettres manuscrites...



DISETTE

PAR EMMANUEL LOI

Par quels moyens distingue-t-on quelqu'un en bonne santé de quelqu'un qui l'est moins ou pas du tout? La parole sur le corps donne un aperçu du désarroi affectif qu'une société de flux ne peut plus endiguer. Faute d'être perçue à son élection, la doléance se déploie en rhizome. Le mal-portant doit parler. Dans la plupart des organismes sociaux, Pôle Emploi, CAF, office HLM, retentit la clameur d'une plainte. Le désarroi ne peut s'exprimer que par une atteinte au dernier barrage, le bien intangible avec lequel nous sommes venus au monde: le corps. Quand règnent la prescription et l'instinct de survie grégaire, nous héritons de la ministre de la Santé Roselyne Bachelot. Même si un haut personnage de l'État, pharmacienne de son état, prône de façon étrange l'achat de millions de doses de vaccins contre la grippe au cas où, nous sommes en droit de nous demander non pas qui s'est servi lors des appels d'offres du marché public mais à quoi servent la peur et la propagation du scénario catastrophe, sinon à enrichir le rayon scatologique des délites urbaines? Davantage que la sanction d'une frénésie et d'une débauche consuméristes — l'hypothèse de cette nuit dont parle Jules Renard dans *Histoires naturelles*, «qui s'use comme une robe qui traîne à terre, entre les cailloux et les arbres, jusqu'au fond des tunnels malsains et des caves humides» — la déroutante certitudes face à l'imprévisible est l'aboutissement logique d'une politique qui ne supporte en rien l'aléa.

Existe une sorte d'inquisition douce qui consiste à répandre un flot d'informations qui se contaminent les unes les autres jusqu'à former un sanctuaire de paroles délivrées peut se pencher, empoigner quelques feuilles de chou et nous lire des statistiques de plomb à n'en pas croire nos oreilles. Nous sommes si ouverts, si compétents en couverture complémentaire et en altruisme. Nous pouvons garantir, grâce à notre système d'assurance maladie, un minimum d'assistance à toute personne en détresse. Des aménagements qui semblent, dans un premier temps, des avancées, ne font que répercuter le désarroi en quinconce. Le besoin de règlementer permet à la Direction générale de la Santé d'émettre une écholalie funeste. La phobie du risque devient outil de répression, chantage à la bonne santé formatée sous l'égide d'un corps sans toxines, opérationnel, plus ou moins corvéable. Comment se dicte la peur? Comment s'entretient une politique de prophylaxie du soin? Comment et à partir de quoi l'industrie des produits pharmaceutiques produit une surchauffe? 88 millions de doses de vaccins H1N1 en surplus, des dizaines de millions de masques prophylactiques et l'immobilisation de hangars pleins à craquer de préparations qui se périment. À la guigne, s'oppose le visage d'une faconde bien joufflue. D'une voix entre deux octaves, nous sont assénés des slogans qui visent à l'embaumement: la prévoyance supplée à tout, cessez d'imaginer le pire.

DÉTOURNEMENTS

PAR WALTER LEWINO



Fillon s'interposant entre Hortefaux et Alliot-Marie.



Cuisine électorale façon Frêche et Aubry.

L'AUTOFACTIF

PAR ÉRIC CHEVILLARD (<http://l-autofactifoverblog.com>)

La belle Lhasa, Mano Solo, Philippe Séguin, Éric Rohmer, Roger Pierre, Georges Wilson, Salinger, deux cent mille Haïtiens et mon père, embarqués dans le même convoi funéraire — est-ce qu'une explication va suivre?

D'un autre côté, le port de la burqa empêche de fumer dans les lieux publics. Il faudrait savoir ce que l'on veut.

Le cancre aussi fait des progrès, qui dormait près du poêle, qui dort maintenant près d'un convecteur électrique.

L'hypothèse du suicide est toujours écartée lorsqu'un géranium en pot tombe d'un balcon. Et pourtant, comme on le voit se tordre dans leurs jardinières, contournés, contrefaits, déflouris, exposés aux odeurs de cuisine et aux programmes de télévision en provenance de l'intérieur, conchiés par les chats et les pigeons, effeuillés par les vents — à leur place pareillement, qui ne sauterait?

Une expérience fréquente pour l'homme de quarante-cinq ans: apprendre que tel individu décati, respectable, corpulent, chauve et flétri a quarante-trois ans.

Quand le type qui venait de faire irruption dans ses bureaux sortit une arme et la braqua sur lui, le banquier poussa un soupir de soulagement: ce n'était donc pas un écrivain désireux d'obtenir un prêt.

LE REPORTAGE À CENT EUROS

NICOLAS RICHARD A REÇU CENT EUROS EN ESPÈCES DU TIGRE, VOICI COMMENT IL LES A DÉPENSÉS:

À la brocante de la rue Orfila, spécialisée plutôt dans le fauteuil élimé et le miroir piqué, je trouve dans une boîte en plastique bleu pétrole, entre des outils de bricolage dépareillés, des petites voitures et des porte-clés, pour cinq euros tout rond, une *Histoire philosophique du XVIII^e siècle*, de Cousin. La couverture est abîmée, mais à la page 21, j'apprends qu'il existe une école philosophique écossaise, fondée au XVIII^e siècle, en Écosse, selon laquelle l'expérience est le seul moyen pour arriver à la vérité. J'avais cent euros en billets de vingt à dépenser. «En petites coupures! et dont les numéros ne se suivent pas...» je songe. Étrange, quand je pense coupure, immédiatement couture me vient à l'esprit. Je coupe par la rue Villiers-de-l'Isle-Adam, m'engouffre dans la bouche du métro, où j'achète deux carnets de tickets RATP, puis je note les numéros des billets qui me restent: U82542822674, U82542822683, U82542822692. Étonnant, en fait, les numéros se suivent presque! À la boulangerie, je prends deux baguettes et quatre petits pains aux noix, pour la chanteuse et les

enfants. Je pourrais aussi me procurer des toxiques, mais je retourne à la brocante de la rue Orfila, fouille dans une autre caisse en plastique couleur lait-fraise, remplie de «policiers» et, pour cinq euros, me voilà propriétaire de *Lettres à une inconnue*, de Mérimée. Je fais la queue au magasin de fruits et légumes. Parmi le flot de citoyens, je remarque que les plus déguenillés s'arrêtent à peine devant ces étals arrogants. Le phénomène est encore plus net à hauteur de la boutique de miel et de pain d'épices: les plus déguenillés ne s'arrêtent pas longtemps, le spectacle de ces denrées si chères les agresse. Mandarines au lustre insolent, kiwis jaunes à quatre-vingt-cinq centimes la pièce... Le marchand astique les fruits et les légumes individuellement: les pommes, les poires, les carottes, les aubergines; je le sais, je l'ai vu faire. Les déguenillés réalisent, comme chaque jour, que la plupart des biens de ce monde ne sont pas pour eux. Une gamine, bouche béante, fixe les fruits. Elle porte une jupe courte malgré le froid. Ses genoux paraissent fragiles. Il neige.

En ouvrant le livre amoché que je viens d'acheter, je tombe sur cette phrase: «C'est assez amusant de voir ces huit genoux nus dans un salon où tous les hommes ont des culottes ou des pantalons collants.» La mère essaye d'éloigner son enfant en le tirant par le bras. Mais la fillette refuse de bouger. Elle veut regarder encore. Les bourgeois l'ignorent, ils ont de l'argent dans les poches, comme moi. Je connais la mère, elle fait souvent la manche à l'angle de la rue des Gâtines, devant ce qui était il y a peu un «club» de location de vidéos. Je souhaite maintenant signaler les conditions confortables qui ont environné mon enfance. Mes parents n'étaient pas prospères mais, selon l'expression consacrée, nous n'avons manqué de rien. Mon père était fonctionnaire, enfin... chercheur, plus précisément, mais pas au sens écossais — j'entends par là qu'il ne portait pas le kilt; ses revenus n'étaient pas considérables, mais suffisants pour nous cinq. Ma mère était fille de couturière, et couturière elle-même, enfin... femme au foyer, plus précisément; l'essentiel de son temps était consacré à la

bonne marche de la maisonnée; elle cuisinait et tricotaît des pulls pour mes deux frères et moi. Nous habitons à la lisière de la forêt, et la plupart de mes déplacements se faisaient à vélo; le sport occupait le plus clair de mon temps. J'étais de ces adolescents qui n'aimaient pas «aller en ville» — d'ailleurs nous ne disions pas «en ville» mais dans le centre — moi, je ne voulais pas de ce centre-là! je préférais courir après une balle jusqu'à l'épuisement, puis lire. Je n'avais pas à proprement parler de dépenses. J'ai passé pratiquement les vingt premières années de ma vie, à quelques exceptions près, sans manipuler d'argent. Pour trente-deux euros et dix centimes, me voilà avec des pochons plastiques remplis de poires lustrées, de pommes polies, de courgettes, de poireaux dont on a coupé vingt centimètres, plus deux kilos de grosses patates encore terreuses. Je les ai choisies car au milieu des fruits et légumes, sous l'éclairage de galerie d'art, enfin... de marchand se prenant pour un galeriste d'art, plus précisément, elles paraissent déguenillées.

Il me reste quarante-trois euros et trente centimes. U82542822692, U58191990134, je sais à quoi vous allez servir. Je descends la rue de Ménilmontant, qui donne son nom à l'université du même nom, enfin... «de Ménil», plus précisément, et qui est le titre d'une *canzone* écrite et composée par la chanteuse, jusqu'au numéro 39. J'apprends que le magasin Toto (tissus africains et d'ameublement) a été transféré boulevard Barbès, comme l'annonce une pancarte au feutre noir, mais une boutique, un peu plus bas, vend diverses étoffes. Le vendeur m'en montre des écossaises. Je voudrais de quoi faire une jupe plissée en tartan. Je reprends par la rue Sorbier, longe le parc où des gars, sous l'abri en béton, ricament en fumant des toxiques, et je m'installe au café qui fait l'angle. Après avoir commandé non pas un lait-fraise mais une boisson alcoolisée, puis une deuxième, je laisse un euro et treize centimes de pourboire. Me sentant chercheur écossais, soudain, je regarde le tartan et me dis que j'aimerais savoir coudre.

LES SEPT DIFFÉRENCES PAR ANNE-CATHERINE LE LAYO



SOCIÉTARIENS — La porte est ouverte, il y a un fil qui déborderait la porte; la lampe est allumée et le coussin a disparu. Le bras du dormeur a bougé, un coussin a disparu. Le bras du dormeur a bougé et laisse voir le tigre.

L'ÉNIGME PAR PAUL MARTIN ... LE MASQUE VOLÉ

une énigme policière à résoudre en utilisant sa logique, et les sources internet des lieux concernés...

Mardi 5 janvier, Musée ethnographique de Genève. Un masque océanien a été volé. Ce superbe objet en bois, décoré de dents, de plumes et de coquillages (référence: 041833) a disparu de la réserve. Trois personnes extérieures seulement ont été admises dans la réserve ce jour-là. Elles ont été retrouvées et interrogées. — **Témoin:** MARC STELLA, responsable de la réserve: «Je suis passé à côté du meuble où le masque était conservé, cinquante minutes avant la fermeture. Il était intact. Ce n'est que le mercredi matin, en arrivant, que j'ai vu que la porte avait été fracturée et le masque volé.» — **Suspects:** ANTOINE LEMAIRE, violoniste: «Je suis venu mardi après-midi pour examiner un luth berbère dans le cadre d'un livre sur lequel je travaille actuellement. Je suis ensuite allé prendre le TGV pour Paris, puis j'ai pris une correspondance pour Bordeaux où j'avais un concert le lendemain.» Confirmé par employé d'hôtel à Bordeaux: Antoine Lemaire est arrivé vers minuit trente, il avait un sac à dos et un étui

à violon double. — **ANDY MC GUIRE**, journaliste: «J'étais aux sports d'hiver en Suisse. Sur le chemin du retour je suis passé au musée afin de compléter un papier sur les statuettes Hopi. J'ai potassé de la doc et examiné plusieurs pièces, puis je suis parti à la fermeture. J'ai repris l'avion pour Londres dans la soirée.» Pièce à conviction: Billet British Airways. Bagage enregistré: un sac de sport, un étui à snowboard. — **LINDA FRANCONI**, collectionneuse: «Je suis venue de Milan pour voir une statuette Lesa, afin de la comparer à une pièce que je viens d'acquérir. Je suis rentrée à la fermeture du musée. En passant la frontière avec ma moto, j'ai été contrôlée par la douane suisse qui était intriguée par ma statue, mais j'ai fourni les certificats de propriété.» Témoinnage du douanier: «Cette femme est passée en France vers 19h30 à Thônex. Son sac à dos contenait une statue africaine en bois, mais elle avait les papiers. Sinon, la moto avait une mallette rigide à l'arrière, je ne l'ai pas vérifiée.»



AU VERSO L’AFFICHE DU TIGRE
JOCHEN GERNER



AU RECTO 2’22 DE POÉSIE

SEI SHONAGON

NOTES DE CHEVET

XI^E SIÈCLE



54. CHOSSES QUE L’ON ENTEND PARFOIS AVEC PLUS D’ÉMOTION QU’À L’ORDINAIRE

Le bruit des voitures, au matin, au premier jour de l’an.

Le chant des oiseaux.

À l’aurore, le bruit d’une toux.

[...]

81. CHOSSES QUI NE SERVENT PLUS À RIEN, MAIS QUI RAPPELLENT LE PASSÉ

Un paravent dont le papier, orné d’une peinture chinoise, est abîmé.

Un pin desséché auquel s’accroche la glycine.

Un peintre dont la vue s’obscurcit.

Un homme qui fut autrefois le héros élégant de nombreuses aventures amoureuses, maintenant vieux et décrépî.

[...]

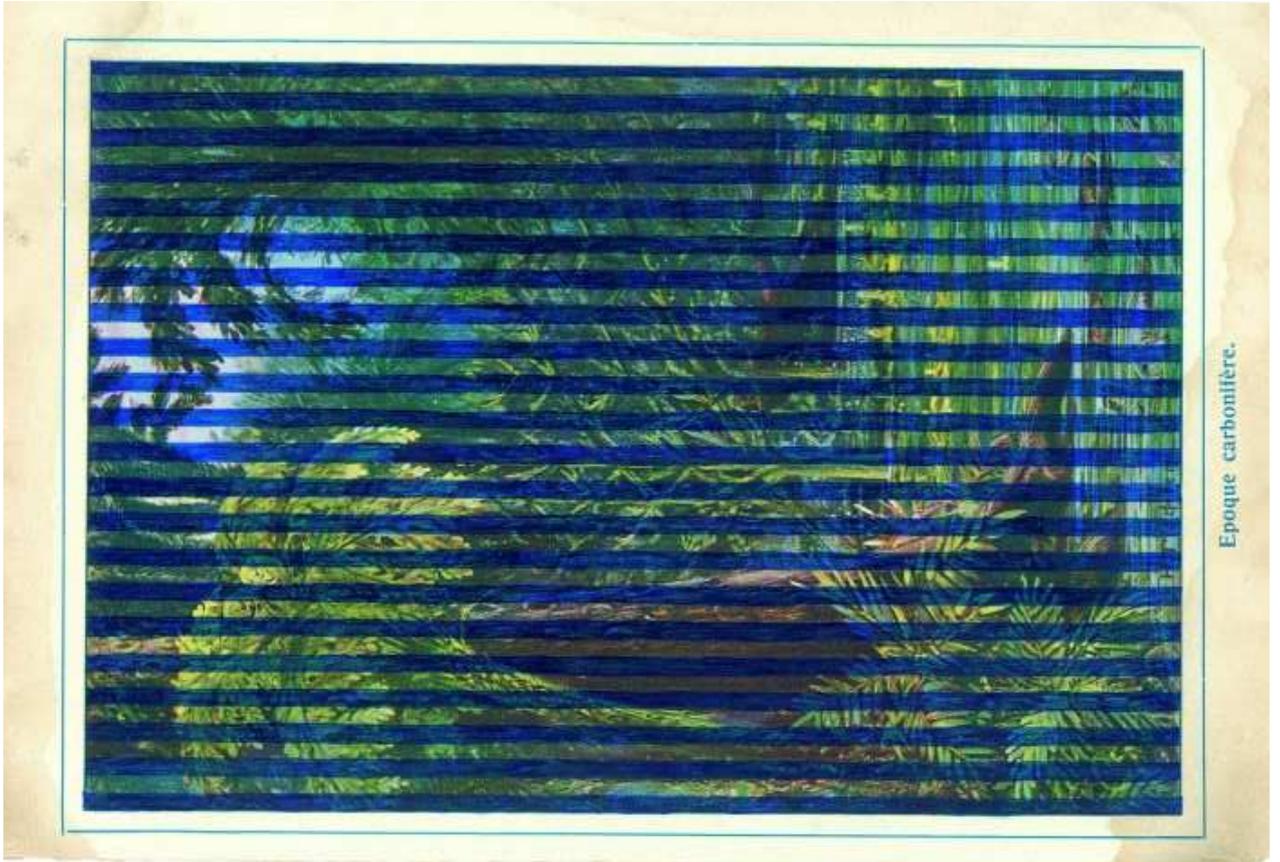
72. CHOSSES RAVISSANTES

Un enfant qui penche la tête pour regarder quelque chose au lieu d’écarter de la main les cheveux qui retombent sur ses yeux et qui le gênent.

Des poussins, hauts sur pattes, qui ne sont pas encore complètement couverts de plumes, et paraissent avoir des vêtements trop courts.

Les fleurs des aillêts.

[...]





JOCHEN GERNER :::: SÉRIE **PAPIERS PEINTS**

TECHNIQUE MIXTE SUR SUPPORT IMPRIMÉ 2002-2006 COURTESY GALERIE ANNE BARRAULT — L’AFFICHE DU TIGRE NUMÉRO UN



L'AFFICHE DU TIGRE
JOCHEN GERNER



UN RECTO S.S.S DE POÉSIE INVOLONTAIRE

ACADÉMIE FRANÇAISE RECOMMANDATIONS SUR LE LANGAGE INFORMATIQUE



spaning: arrosage
firewall: écluse
plugin: logiciel
freeware: gratuit
backer: finaud
chat: babillard
debugger: épineux
html: langage hyper descriptif à ferrets
smiley: souriant, mimique, émoticon, rictus, faciès, binette
virus: fragment infectieux de code nécessitant un programme hôte
www: hypertoile
wysiwyg: visualisation imitant virtuellement une impression graphique